

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information Épisode 6 : Alice Zeniter, transcription

Durée : 30 minutes et 43 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-alice-zeniter>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Alice Zeniter, autrice (introduction de l'épisode)

Ça a quand même déjà une vraie tête de bibliothèque. Il y a des grands rayonnages avec des livres partout. Et ça me fait penser qu'un des grands plaisirs que j'ai à aller dans des bibliothèques, surtout quand elles sont immenses comme celles-là, c'est de marcher au milieu des livres. C'est un peu comme la maison de la sorcière faite en friandises dans Hansel et Gretel. Il y a quelque chose où, bien sûr, je sais que ce n'est pas les livres qui constituent les murs porteurs ici, qui donne quand même l'impression qu'on évolue dans un espace qui serait entièrement construit en livres. Et ça c'est toujours un doux rêve.

Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi a quitté le Centre Pompidou, le temps des travaux, pour s'installer dans le bâtiment Lumière, à Paris dans le 12^e arrondissement. Ce podcast est proposé par Balises, le magazine de la Bpi.

Aujourd'hui j'enregistre un épisode spécial en plein déménagement de la Bpi avec Alice Zeniter, l'une des invitées du festival Effractions en 2025 pour son roman *Frapper l'épopée* chez Flammarion. Le déménagement, l'exil, les migrations, leur déploiement, mais aussi leur effacement politique sur plusieurs générations sont des thèmes qui traversent l'œuvre d'Alice Zeniter. Dans *Frapper l'épopée*, son dernier roman paru en 2024, la romancière nous transporte jusqu'en Nouvelle Calédonie, à travers le personnage de Tass, pour questionner les silences du passé et la violence insondable de la colonisation.

Je retrouve Alice Zeniter au café juste en face du métro Cour-Saint-Émilien pour lui faire découvrir la Bpi en pleine installation.

Lauren Malka, journaliste

Bonjour Alice Zeniter !

Alice Zeniter, autrice

Bonjour Lauren !

Lauren Malka, journaliste

On commence tout de suite, c'est ça le jeu !

Alice Zeniter, autrice

OK, très bien !

Lauren Malka, journaliste (voix off)

Au programme une visite avant l'ouverture, par effraction.

Lauren Malka, journaliste

Qu'est-ce que ça vous évoque ce coin de Paris ? Vous le connaissiez déjà ?

Alice Zeniter, autrice

Non, je le connais vraiment très mal. En fait, je me demande même... Bercy Village, depuis combien de temps ça existe ? J'ai l'impression que quand je suis arrivée à Paris, ça n'existait pas. J'ai grandi en Normandie, je suis arrivée ici juste avant mes 17 ans. Et je suis repartie il y a 9 ans.

Lauren Malka, journaliste

Et vous faites des allers-retours maintenant.

Alice Zeniter, autrice

Je suis chez moi quand j'arrive à être chez moi ! Et après le travail fait que je me déplace beaucoup, mais je ne suis plus du tout parisienne.

Lauren Malka, journaliste

Et chez vous, c'est où ?

Lauren Malka, journaliste

C'est dans les Côtes d'Armor, dans un petit village.

Lauren Malka, journaliste

On va faire le chemin ensemble jusqu'à la Bpi, qui est donc en plein emménagement. Et comme les livres viennent juste d'être installés, vous allez avoir toute la bibliothèque entièrement pour vous, pour y emprunter trois livres qui comptent pour vous. Qu'est-ce que ça vous évoque d'entrer dans ce lieu comme par effraction ?

Lauren Malka, journaliste

Je trouve ça génial ! En fait, ça correspond un peu à un rêve d'enfant que j'avais. J'ai beaucoup fréquenté les bibliothèques quand j'étais petite, parce que je lisais beaucoup, je lisais très vite. Mes sœurs, pareil, lisaient beaucoup et très vite, et donc ma mère nous emmenait régulièrement à la bibliothèque pour qu'on puisse emprunter et rendre nos livres. Et il y avait toujours un peu ce rêve de ce serait quoi d'être enfermés ici la nuit, si on réussissait à passer l'heure de la fermeture et à avoir une nuit où on puisse marcher entre les étagères, sortir des livres, s'asseoir par terre, les lire, les reposer, passer à un autre. Je pense qu'il y a des enfants qui rêvent d'être enfermés dans un magasin de bonbons. Je rêvais de voir une bibliothèque qui soit que pour moi.

Lauren Malka, journaliste

C'est exactement ce qu'on va faire. On n'est pas la nuit mais on est quand même un peu la nuit de la Bpi puisqu'elle va ouvrir dans deux mois. On y va ?

Lauren Malka, journaliste

Donc vous avez récupéré votre valise...

Alice Zeniter, autrice

Oui ! On va l'entendre rouler sur les pavés, je pense !

Lauren Malka, journaliste

C'est un bruit de vacances !

Pour nous ouvrir les portes de ce lieu très secret qui est la Bpi en construction, je vais vous amener à Hélène Becquembois, qui est bibliothécaire de la Bpi. C'est elle qui va nous escorter, qui va être un peu notre passe-muraille !

Alice Zeniter, autrice

OK, notre guide !

Lauren Malka, journaliste

Exactement !

Alice Zeniter, autrice

Bonjour !

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Bonjour Alice ! Alors là on est à Bercy-Village dans le 12e arrondissement de Paris. La Bpi est au 40 avenue des Terroirs de France. Je vais vous y emmener !

Lauren Malka, journaliste

Alice Zeniter, on fait cet épisode avec vous en pleine période de transition pour la Bpi. C'est une période très particulière. Qu'est-ce qui vous est venu à l'esprit quand on vous a proposé cette drôle de visite ?

Alice Zeniter, autrice

En fait, de manière très égoïste, ça m'a rappelé qu'une des raisons pour lesquelles je suis partie vivre en Bretagne, c'était que je n'en pouvais plus de déménager ma bibliothèque. Et évidemment, tous les gens qui ont beaucoup de livres le sauront. Ça fait des cartons très lourds, ça casse le dos, mais chaque fois, en tout cas pour moi, j'ai déménagé dix fois en douze ans, depuis que je suis partie chez mes parents, avant de m'installer chez moi. Et chaque fois, au moment de déballer les cartons, se poser la question de comment on classe une bibliothèque. Et je crois que je n'ai jamais eu le même classement dans tous les studios, appartements et maintenant dans ma maison. À chaque fois je change parce que je crois que je n'arrive pas à décider d'un classement qui serait meilleur que tous les autres. Et du coup, je me suis dit : « OK, là, on parle de déménager et de réinstaller une bibliothèque, mais qu'il y a des proportions gigantesques, dantesques ! »

Lauren Malka, journaliste

Un sacré classement !

Lauren Malka, journaliste

Nous, on a tout de suite pensé à vous pour cet épisode, parce que, donc je le disais (on va tourner ici, prendre l'escalator), la notion de déplacement, d'exil, mais aussi de déménagement, c'est vraiment des notions au cœur de votre œuvre. Est-ce que vous sauriez dire pourquoi c'est si important pour vous ? Est-ce que c'est lié, justement, à ce que vous venez de nous raconter sur les multiples déménagements auxquels vous avez eu à faire face ?

Alice Zeniter, autrice

Alors là, je soulève ma valise parce qu'on va monter vers un grand palais de verre et d'acier.

Lauren Malka, journaliste

C'est le palais du verre et d'acier qui abrite la Bpi.

Alice Zeniter, autrice

Et pour répondre à la question des déplacements et de l'exil, je pense que c'est aussi parce que la trajectoire migratoire, elle fait partie de mon histoire familiale. Donc, assez rapidement, il y a une conscience que les gens qui m'entourent n'ont pas été toujours là, à l'endroit où je les ai rencontrés. Que c'est des personnes qui viennent d'ailleurs, d'un autre pays, d'une autre langue.

La question du déplacement, elle est centrale, sur qu'est-ce qui fait que ces gens sont partis et que moi je les rencontre là. Et de façon un peu paradoxale, j'ai la bougeotte sans aimer particulièrement ça, mais je n'arrive pas à m'en empêcher. À savoir, dès que je bouge, je me dis que ça compromet mon calme, mes habitudes et mon besoin de calme pour écrire. Mais

d'un autre côté si je ne bouge pas, il y a toujours un moment où je m'ennuie et notamment j'ai besoin de partir pour écrire.

Lauren Malka, journaliste

Vous avez la bougeotte et vous marchez très vite, malgré votre énorme valise ! J'ai encore pas mal de questions avant d'entrer à la Bpi...

Lauren Malka, journaliste

Dans votre nouveau roman, *Frapper l'épopée*, tout commence avec un long voyage en avion : celui de Tass, qui retourne au pays. C'est une jeune femme qui est née à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, et qui, depuis des années, essaie de réaliser son rêve, à savoir devenir journaliste en métropole. Quand le roman s'ouvre, elle renonce à ce rêve. Elle revient sur son archipel natal, qui est à plus de 20 heures de vol. A votre avis, qu'est-ce qui pousse Tass à revenir pour de bon, comme elle dit, et à voir l'archipel comme un éventuel chez elle ?

Alice Zeniter, autrice

En fait, c'est un peu toute la question qui m'a fait créer ce personnage. Qu'est-ce qui fait qu'on ressent qu'un endroit est chez soi ? Dans le cas de l'archipel calédonien, le roman se passe juste après les trois référendums sur la question de l'indépendance. Au moment où on peut être en plus très conscient qu'on n'appartient pas au peuple premier - Tass elle n'est pas Kanake. Mais finalement, il y a aussi des sortes d'évidences qui sont des évidences sensorielles à échelle d'enfant. De dire, en fait, chez moi, c'est l'endroit où toutes les choses sont devenues la norme. Tout ce qui est, je ne sais pas, une température différente, un taux d'humidité dans l'air différent, une manière différente de jouer dehors, tout ça, ce sera exotique. Et donc, la métropole, ce n'est jamais devenu chez Tass. Quand elle rentre, elle se dit : « Je rentre à la maison ». Tout en se demandant si elle a politiquement le droit d'appeler cet endroit la maison.

Lauren Malka, journaliste

À travers ce roman, vous nous racontez l'histoire de Nouméa et du peuple kanak qui, jusqu'à très récemment, était un peuple complètement absent de l'histoire, et qui a été complètement écrasé par la colonisation.

Alice Zeniter, autrice

Un peuple absent de l'histoire, ça dépend dans quelle histoire on se situe !

Lauren Malka, journaliste

L'histoire telle qu'elle nous a été racontée dans les livres.

Alice Zeniter, autrice

Absolument, puisque justement, là on a un problème avec les livres, c'est que les livres appartiennent au peuple de l'écriture. Et les Kanaks sont un peuple qui pratique une histoire orale. En fait, leur histoire, elle est très existante, elle est réelle, elle très longue. Chaque clan a une différente manière de raconter son histoire, ses histoires. Mais ces histoires, généralement, elles se racontent dans les lieux où elles se sont déroulées. Il y a d'ailleurs un continuum entre la notion d'histoire et la notion de paysage pour les Kanaks. Donc ce n'est pas quelque chose qu'on peut prendre et puis aller mettre dans un livre. Le livre n'est pas le territoire de l'histoire du clan, la terre est le territoire de l'histoire du clan. Forcément les Européens, quand ils arrivent là-bas, ils se disent juste : « Ah et bien ce peuple n'a pas d'histoire ! » Ils pratiquent donc une entreprise d'invisibilisation dans les livres, en même temps qu'ils pratiquent une politique d'enfermement et de relégation dans des zones particulières de l'archipel en déplaçant les populations.

Lauren Malka, journaliste

Vous l'avez un peu dit tout à l'heure : dans *Frapper l'épopée*, le territoire est un personnage à part entière. Vous écrivez qu'il est lui-même une archive vivante. Les lieux portent des mémoires. Est-ce qu'à votre avis (j'amène doucement le sujet de la Bpi), on peut transporter la mémoire d'un lieu à l'autre ?

Alice Zeniter, autrice

Je ne sais pas du tout. (rires) Je pense que c'est une question qui se pose à chaque fois qu'on déménage quelque chose, dont on se dit, finalement, que c'est plus que matériel. Les livres sont plus que des objets. La manière de les agencer, d'organiser la possibilité d'accès à ce qu'ils contiennent, c'est quelque chose qui n'est pas matériel. Mais malgré tout, est-ce que le lieu ne produit pas toujours des conditions particulières pour être parcouru, pour être utilisé. Et donc, est-ce qu'un endroit peut rester le même en changeant d'endroit ? Je ne sais pas.

Lauren Malka, journaliste

Une dernière question, sur *Frapper l'épopée*. Vous faites quelque chose de très inattendu dans ce roman, vous traversez le mur, vous vous adressez à nous, lecteurs et lectrices, pour nous dire pourquoi vous avez décidé d'inventer Tass et d'écrire ce roman. Pourquoi vous avez décidé de faire ça ?

Alice Zeniter, autrice

Pour plusieurs raisons. D'abord, il y a une notion de passage possible en Nouvelle-Calédonie. En Kanakie, dans les terres kanakes, la possibilité de passer hors du monde réel et hors du monde visible, elle existe. Il y a des endroits qui sont en fait tout le temps des portes ouvertes vers d'autres endroits, qui n'appartiennent pas tout à fait à notre monde : les sommets des montagnes, les cours d'eau, les trous d'eau, ce sont des endroits de passage. Et donc on peut faire des bascules. C'est comme Alice qui tombe dans le terrier du lapin blanc. On arrive ailleurs. Et je me disais que je n'avais pas juste envie d'en parler, j'avais envie de l'appliquer dans la narration. J'avais envie que la manière de raconter et de vivre ce territoire, elle passe dans la forme de mon roman. Je me disais aussi que c'était une bonne manière de dire pourquoi c'était moi qui racontais cette histoire. Pourquoi moi, qui suis née en France hexagonale, qui n'ai pas passé des années en Nouvelle Calédonie, pourquoi moi je raconte ça ?

Je crois que j'avais besoin de le faire aussi parce que raconter une histoire, ça peut être une prédation sur un territoire. On a toute une littérature de voyage française qui fonctionne comme ça : cet endroit, c'est un bon endroit pour que je déploie mes trucs d'écrivains. Ce peuple qui existe réellement, en fait, je le transforme uniquement en petit personnage folklorique, exotique, parce que ça va faire bien, parce que ça va être croustillant, parce que ça va faire vendre. Je voulais avoir l'opportunité de dire qu'en fait ce n'était pas comme ça que je prenais cette chose. Il faut savoir aussi qu'il y a une tradition kanake, qui s'est étendue aux autres peuples du Pacifique, qui est que quand on arrive quelque part, c'est comme quand on franchit la porte de la case et les portes de case elles sont très très basses. Il faut toujours s'agenouiller pour réussir à rentrer et il faut faire ce geste d'humilité et dire qu'on est là et pourquoi on est là, et demander l'accueil.

D'une certaine manière, prendre la parole et expliquer l'histoire que moi j'avais avec ce territoire, c'était ma manière de dire, comme dans un geste coutumier, voilà, je me présente avec humilité et je raconte cette histoire depuis mon point de vue particulier, mais qui est venu frôler de très près l'histoire de l'archipel via la question des bagnards algériens.

Lauren Malka, journaliste

Je vous propose qu'on traverse le mur nous aussi et qu'on aille dans cette bibliothèque en construction.

Alice Zeniter, autrice

Très bien.

Entrée dans le bâtiment.

Alice Zeniter, autrice

Waouh, c'est très grand. C'est très haut.

Lauren Malka, journaliste

Hélène, est-ce qu'on peut avoir quelques détails ?

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Alors oui, on vient de traverser le mur. Nous voici dans l'atrium du bâtiment Le Lumière, où va être installée la Bpi à partir du mois d'août prochain, le 25 août. Donc la Bpi est locataire de deux étages, le deuxième et le troisième étage. D'autres entreprises ou administrations sont installées ici. L'accès de la Bpi se fera par un escalator dédié, les lecteurs passeront par une entrée dédiée en dessous, par ce petit escalator qui pour l'instant est encore en construction.

Alice Zeniter, autrice

Je suis assez fan des ascenseurs de science-fiction ! (rires) Et du coup je me demande si les lecteurs et lectrices pourront les emprunter.

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Et bien non, malheureusement, parce que la Bpi sera plutôt de l'autre côté !

Alice Zeniter, autrice

Je pense qu'il y aura beaucoup de personnes frustrées, parce qu'ils sont vraiment super cool !

Lauren Malka, journaliste

Alice, vous l'avez un peu dit tout à l'heure en parlant de votre enfance, vous avez des souvenirs d'enfance liés aux bibliothèques, mais est-ce qu'aujourd'hui vous fréquentez encore les bibliothèques ?

Alice Zeniter, autrice

Je les fréquente en tant qu'autrice qui fait des rencontres. Mais de la terrible obligation, qui a duré des années, d'avoir à rendre des livres que j'adorais, j'ai vraiment développé une sorte de besoin de les garder avec moi, qu'ils soient dans ma bibliothèque et que je puisse, si je parle d'un livre avec des amis, monter dans mes rayonnages, qui sont très modestes, ce n'est pas du tout la Bpi. Et prendre les livres et les prêter. Oui, j'ai un truc presque compulsif, comme un dragon sur un tas d'or. Je suis assise sur mon tas de livres !

Lauren Malka, journaliste

Ce qui explique la galère des déménagements !

Alice Zeniter, autrice

Oui ! Je me souviens, la première fois, quand je suis partie de chez mes parents pour m'installer en banlieue parisienne pour commencer ma prépa, tous les livres que j'avais vraiment en mon nom, qui n'étaient pas ceux de mes parents que j'avais lus dans mon enfance, ils tenaient tous dans une boîte à chaussures, dans un carton à chaussures ! C'était hyper simple la vie à ce moment-là. Et puis après, j'ai commencé à accumuler et c'est devenu beaucoup plus compliqué.

Lauren Malka, journaliste

Le dragon s'est réveillé.

Entrée dans la bibliothèque.

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Je suis déjà perdue...

Lauren Malka, journaliste

Ça y est, tu ne retrouves plus ton bureau !

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Si, on va passer par là !

Lauren Malka, journaliste

Alors, qu'est-ce que ça vous évoque, tous ces cartons, ce lieu en installation ?

Alice Zeniter, autrice

En fait, comme le disait Hélène tout à l'heure, ça a quand même déjà une vraie tête de bibliothèque. Il y a des grands rayonnages avec des livres partout. Et ça me fait penser que tout à l'heure, j'ai dit que les bibliothèques, c'est juste un endroit pour lire. Mais je me dis que non, ce n'est pas vrai. Un des grands plaisirs que j'ai à aller dans des bibliothèques, surtout quand elles sont immenses comme celles-là, c'était de marcher au milieu des livres. C'est un peu comme la maison de la sorcière faite en friandises dans *Hansel et Gretel*. Il y a quelque chose où, bien sûr, je sais que ce n'est pas les livres qui constituent les murs porteurs ici, mais ça donne quand même l'impression qu'on évolue dans un espace qui serait entièrement construit en livres. Et ça, c'est toujours un doux rêve.

Lauren Malka, journaliste

Donc Hélène, on a besoin de toi pour nous guider, puisque Alice Zeniter t'a transmis les trois livres qui ont compté pour elle et pour son dernier livre. Est-ce qu'ils sont déjà en rayon ?

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Alors oui, quasi la totalité des livres sont déjà installés en rayonnage. Là on va aller en musique nouvelle génération où se trouve le premier livre de la sélection d'Alice Zeniter.

Lauren Malka, journaliste

Est-ce que, Alice Zeniter, vous pouvez nous donner des indices pour deviner les trois livres que vous avez choisis ?

Alice Zeniter, autrice

Alors déjà, je suis surprise et un peu perdue du fait qu'il y en ait un qui soit classé en musique nouvelle génération ! Mais ça ramène du coup aux questions de comment on classe dans une bibliothèque. C'est un sujet vraiment passionnant.

Le premier livre, c'est un roman graphique dans lequel il est question de musique, mais pas que, de la manière dont on s'approche d'une culture qui n'est pas la nôtre. Et ça a été, évidemment, une lecture importante pour moi au moment où j'allais écrire sur un territoire qui n'était pas le mien et sur des cultures qui n'étaient pas les miennes.

Alice Zeniter, autrice

Le deuxième livre, il n'est pas vraiment lié à *Frapper l'épopée*. Il est lié à la pièce de théâtre sur laquelle je travaillais, que j'écrivais et que je mettais en scène en même temps que je travaillais sur *Frapper l'épopée*. Et donc finalement pour moi, ça forme une sorte de temps d'écriture très dense où les deux œuvres se mêlaient. Sur mon étagère, j'avais à la fois des livres sur la Nouvelle Calédonie et ce roman-là, qui est un roman américain du début du 20^e siècle et qui m'a accompagné toute ma vie.

Alice Zeniter, autrice

Le troisième, c'est un roman qui nous vient d'une autrice nigériane. Et comme normalement en France on n'en connaît pas mille, vous avez déjà une idée de qui je veux parler, même si vous ne savez pas de quel livre précisément.

Lauren Malka, journaliste

Ok, on va les chercher.

Alice Zeniter, autrice

Là on voit un peu quand même des éléments de chantier : des étagères qui ne sont pas montées, et qui ont l'air d'être très nombreuses. Vu comment je galère à chaque fois que je monte une étagère, je me dis qu'il reste encore un peu de boulot. (rires)

Lauren Malka, journaliste

Vous montez vous-même vos étagères ?

Alice Zeniter, autrice

Oui !

Lauren Malka, journaliste

Vous êtes du genre à prendre le marteau, la perceuse...

Alice Zeniter, autrice

Je suis une bricoleuse très enthousiaste, trop enthousiaste, en fait je suis une bricoleuse impatiente. Ça a tendance à donner des résultats très imparfaits : des lampes semi-fixées au plafond, des étagères qui ne supportent pas le poids des choses qu'on veut mettre dessus, des choses comme ça ! Mais un des plaisirs que j'ai, c'est de me dire « Je le fais maintenant. » Je le fais quand l'envie arrive de transformer quelque chose dans ma maison. Ça demande du coup beaucoup de réparation, c'est-à-dire que le temps que je gagne en me jetant de manière précipitée dans les choses, je le perds après parce qu'il faut toujours refaire encore et encore, sauver les trucs, mettre une cale ici... etc. Ce n'est pas une méthode que je recommande, mais il se trouve que je n'arrive pas à changer mes manières de faire.

Alice Zeniter, autrice

Est-ce que c'est comparable à votre manière d'écrire ?

Alice Zeniter, autrice

Si je dis oui, ça va donner l'impression que j'écris des livres ratés ! (rires) Non, c'est comparable en fait à ma manière d'écrire, dans la mesure où je n'ai jamais écrit de manière chronologique. En fait, je ne suis pas un ordre de la narration, même si j'ai une idée de la forme du livre d'abord, qui n'est pas forcément très précise, mais j'ai une idée la forme globale. J'écris selon les désirs d'écriture du jour. Il y a des moments où j'ai envie d'écrire tel passage et pas un autre. Il y a des moments où j'ai envie d'écrire cette scène et pas une autre. Et donc en fait, le livre, il apparaît par plusieurs endroits à la fois, et ensuite je les relie entre elles. Et ça, oui, le fait de se dire « J'écris ce que j'ai envie d'écrire », pour moi, c'est la meilleure manière de ne jamais avoir de problèmes de page blanche, en fait. Puisque quand je m'assieds pour écrire, c'est que je veux écrire très précisément quelque chose.

Lauren Malka, journaliste

Je ne voulais pas dire que ça donnait l'impression que vos romans étaient ratés, parce que plutôt, justement, vous vous jetez à corps perdu dans une écriture et après vous réparez.

Alice Zeniter, autrice

Oui mais comme vous n'avez pas vu la qualité de mes entreprises de bricolage, vous ne pouvez pas comprendre ma petite gêne ! (rires)

Lauren Malka, journaliste

Allons-y !

Alice, Lauren et Hélène s'installent dans un endroit calme de la bibliothèque pour une discussion autour des 3 livres sélectionnés.

Lauren Malka, journaliste

Quel est le premier livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Alice Zeniter, autrice

Je vais les prendre dans l'ordre dans lequel ils se présentent sur la pile. Et le premier, c'est *L'Autre moitié du soleil* de Chimamanda Ngozi Adichie.

C'est un roman nigérian qui raconte la trajectoire de plusieurs personnages dans ce pays, qui viennent d'ethnies différentes, de milieux sociaux différents, même de nationalités différentes. Il y a un personnage d'homme anglais blanc un peu perdu qui essaye d'écrire sur les poteries, qui est un peu une sorte d'outsider.

Ce roman, je l'aime beaucoup, en partie parce que je trouve qu'il change de forme au milieu ou au premier tiers. Alors pas de manière radicale, comme peut le faire Frapper l'épopée. D'une manière beaucoup plus douce, qui en même temps est très cruelle, puisque le roman change de forme parce que le pays bascule dans la guerre civile avec la création éphémère du Biafra. Ce qui commençait comme un roman un peu bourgeois du Nigeria, avec des universitaires dans une belle maison, qui engagent un boy qui vient, lui, d'une famille très pauvre. Ces universitaires, ils se réunissent, ils parlent d'œuvres d'art, de politique... Et ça devient tout à coup un roman de guerre. Qu'est-ce que ça fait une guerre civile à un pays ? Qu'est-ce que ça fait à un peuple ? Et comment ça vient absolument exploser toutes les relations intimes ? Comment un voisin peut devenir un ennemi ? Comment un petit protégé peut devenir un bourreau ? Et comment aussi ça sème des sortes de myriades de questions qui n'auront pas forcément de réponse... Et ça c'est quelque chose qui m'intéresse énormément dans l'écriture. Je vais dire quelque chose qui est un spoiler, donc bouchez-vous les oreilles à partir de ce moment-là si vous ne voulez pas avoir d'informations ! Mais une des choses qui me bouleverse vraiment, mais énormément, dans ce livre, c'est qu'il y a un personnage perdu. Il y a un personnage qui disparaît. On sait que c'est quelque chose qui arrive pendant les guerres, pendant les conflits, qu'il y a des gens qui ne sont jamais comptabilisés comme morts, mais qu'on ne retrouve jamais non plus.

D'un autre côté, comme on a l'habitude, que les fictions nous simplifient un peu la vie, il y a cet espoir pendant tout le truc de se dire : « Mais si, on va la retrouver, ce n'est pas possible que cette femme juste disparaisse, à un moment on va apprendre. Est-ce qu'elle a été prise dans cette tuerie, est-elle fauchée par une balle, a-t-elle réussi à s'enfuir et est-elle dans un autre pays, mais elle va revenir ? » En fait, non. Il y a ce choix de nous dire non, la narration ne va pas vous simplifier la tâche. Ce qui arrive dans la guerre, c'est des questions qui n'auront jamais de réponse. Je pense que j'ai beaucoup pleuré sur cette disparition de personnage, et ça continue à être un des personnages qui me hantent puisque sa trajectoire n'a pas de résolution. Il m'arrive de repenser à cette femme et à me dire : « Mais alors où est-ce qu'elle est ? » Alors qu'elle n'a jamais existé, c'est un personnage de fiction mais son absence me reste.

Lauren Malka, journaliste

L'Autre moitié du soleil, de Chimamanda Ngozi Adichie, paru chez Gallimard en 2008. C'est traduit de l'anglais par Mona de Pracontal.

Lauren Malka, journaliste

Quel est le deuxième livre que vous avez choisi de nous présenter ?

Alice Zeniter, autrice

C'est *Martin Eden*, de Jack London.

Un roman qui raconte l'histoire d'un jeune marin pauvre, qui sauve un jour un jeune bourgeois dans une bagarre de rue, et qui se retrouve à être invité dans sa famille et à découvrir tout un milieu social qu'il ne connaissait pas jusque-là. Il tombe amoureux de tout ce qu'il voit dans ce milieu social, et notamment des œuvres d'art, du rapport à l'art. Et d'une jeune femme, la sœur du jeune homme qu'il a sauvé, et qui lui paraît être une sorte de créature, presque une déesse en fait. C'est une femme qui joue des sonates au piano, qui lit de la poésie dans des fauteuils tapissés... Et il se dit qu'elle doit être sublime, en étant entourée comme ça de choses sublimes tout le temps, en ayant eu la liberté de se cultiver en permanence, que cette femme est forcément une âme supérieure et étincelante. Là aussi, spoiler, non. (rires) C'est malheureusement une jeune bourgeoise qui a l'étroitesse d'esprit de sa classe, mais le roman raconte donc comment Martin va essayer de vivre une histoire d'amour avec cette femme, et va essayer de devenir écrivain aussi parce qu'il y a quelque chose qui se confond un peu dans sa tête. Il veut atteindre à cette beauté-là qu'il a découverte, et il veut pouvoir faire partie de cette beauté-là quand il créera lui-même des œuvres d'art, et alors, peut-être que Ruth le regardera.

C'est un roman d'apprentissage que je trouve très beau, parce que c'est l'histoire d'un type qui écrit justement un peu comme je bricole, un type qui se lance dans l'écriture sans avoir le moindre code. L'histoire de comment ça se pratique sans avoir le moindre code : comment on se fait publier, comment on peut gagner de l'argent... Il n'arrête pas de faire des erreurs, de découvrir qu'il ne s'y est pas pris de la bonne manière. Il va à la bibliothèque. C'est aussi ça qui est très beau, je trouve, et je me suis dit c'est normal d'en parler ici. C'est un livre qui raconte comment les bibliothèques sont ces endroits de passage du savoir pour toutes celles et ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter les livres. Qui ne sauraient pas quoi faire, en fait, si on les lâchait dans des rayonnages de livres sans personne intermédiaire à qui demander conseil. Et il y a vraiment, dans le début de vie de Martin Eden, cette idée que le bibliothécaire, c'est la personne de transmission, et qui va occuper une fonction qui dépasse presque celle de conseiller sur les livres. C'est celui à qui on demande : les codes sociaux, comment on s'habille, qu'est-ce qu'il faut faire, et si jamais je voulais aussi faire des mathématiques et comment on fait des études, etc. Et donc je me suis dit, c'est bien de parler de ce livre dans une bibliothèque.

Lauren Malka, journaliste

Martin Eden de Jack London, c'est paru aux États-Unis en 1909. Ça a été édité dans les romans et récits autobiographiques, le tome 3, qui est paru en 1988 chez Bouquins, sous la direction de Francis Lacassin, traduit de l'américain par Claude Cendré.

Lauren Malka, journaliste

Quel est le troisième livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Lauren Malka, journaliste

Je me rends compte, au moment où je dois le présenter, que je ne suis pas tout à fait sûre que je prononce son titre de la bonne manière. J'ai toujours dit *Anent*, mais je ne sais pas si c'est comme ça que ça se prononce.

Donc disons, *Anent, Nouvelles des Indiens Jivaro*, qui est un roman graphique d'Alessandro Pignocchi, et qui raconte comment un jeune anthropologue français va aller chez les Indiens Jivaro à la recherche de ce qui est son sujet d'étude, à savoir ces chants très particuliers, qui sont chantés dans certaines situations.

C'est, d'une certaine manière, l'histoire d'une rencontre ratée. C'est quelque chose qui est hyper critique sur la façon dont on peut aller à la rencontre de certaines personnes, de certains peuples, en cherchant un truc qui va nous servir à nous. « Est-ce que je rencontre vraiment les gens, si mon but est de réussir à les convaincre de me donner ce chant ? »

Pendant tout le premier voyage, si mon souvenir est bon, ces chants n'apparaissent pas. On lui dit tout le temps qu'en fait ces chants n'existent plus ou que ces chants se sont perdus. Et à

un moment donné, petit twist, il comprend qu'en fait il ne demande pas de la bonne manière, et que ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. J'ai gardé très fort en tête ce livre-là, et les autres aussi d'Alessandro Pignocchi pendant que j'écrivais *Frapper l'épopée*, parce que je trouve que ce sont des livres qui racontent toujours des questions de rapports, de relations et la manière dont nous, occidentaux, avons établi un certain mode de relation qui n'est pas du tout adapté pour rencontrer des gens ou des territoires ou des vivants non humains hors de ce système occidental. Ça imprègne énormément les travaux de Pignocchi.

Lauren Malka, journaliste

Et ce livre vous l'aviez sur votre bureau pour écrire *Frapper l'épopée* et pour d'autres livres précédemment aussi ?

Alice Zeniter, autrice

Non, je pense juste pour le dernier livre. C'est aussi, de toute façon, une œuvre que j'ai, pas uniquement sur mon bureau pour travailler, mais les romans graphiques de Pignocchi font partie des livres qui me font beaucoup rire. Et donc ça fait partie des livres que je ressorts très régulièrement des étagères quand j'ai un trou d'un quart d'heure 20 minutes et que j'ai juste envie de lire rapidement ou de relire rapidement quelque chose. Je regarde certaines de ses planches et je pouffe.

Donc c'est aussi pour ça que je voulais en parler parce que j'ai des rapports d'extrême gratitude avec les livres qui me font rire.

Lauren Malka, journaliste

Donc *Anent*, c'est comme ça qu'on le prononcera, sous-titré *Nouvelles des Indiens Jivaro*, d'Alessandro Pignocchi, préfacé par Philippe Descola. Je crois qu'il s'est inspiré du travail de l'anthropologue Philippe Descola pour écrire ce livre. Donc c'est paru en 2016 chez Steinkis Éditions.

Lauren Malka, journaliste

Merci Alice Zeniter !

Alice Zeniter, autrice

Merci Lauren, merci Hélène !

Hélène Becquembois, bibliothécaire

Merci !

Lauren Malka, journaliste (voix off)

C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale, David Federmann. Merci à Alice Zeniter pour sa participation. Vous pouvez découvrir *Frapper l'épopée*, paru chez Flammarion, ainsi que ses autres livres, en bibliothèque ou en librairie.

Cet épisode a été enregistré deux mois tout ronds avant la réouverture très attendue de la Bpi dans le bâtiment Lumière, au 40 avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement de Paris.

Personnellement, c'est un moment que j'attends avec impatience, puisque je suis moi-même une habituée, voire une habitante de la Bibliothèque publique d'information ! C'est donc un épisode rempli d'émotion et d'excitation que je viens de partager avec vous.

Il fait suite à cinq épisodes enregistrés au Centre Pompidou juste avant sa fermeture pour travaux. Vous pouvez découvrir ces épisodes consacrés à Blandine Rinkel, Juliet Drouar, Mathieu Palain, Raphaël Meltz et Rim Battal. Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles. À bientôt !